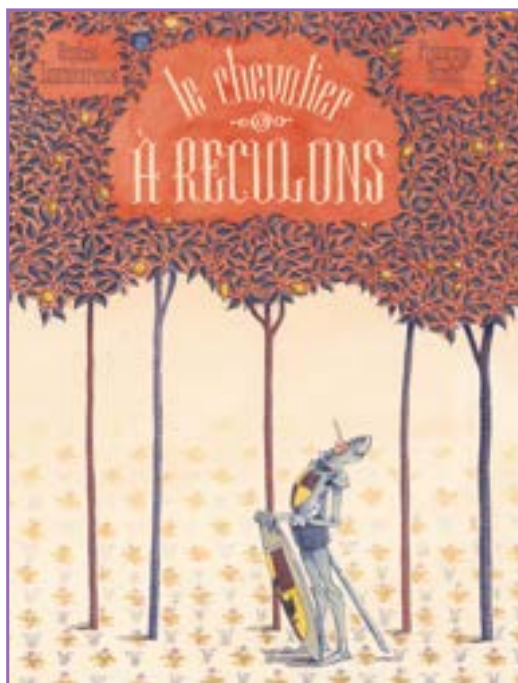


Le chevalier à reculons

Sophie Lamoureux • François Soutif



Vous trouverez ci-après le dossier sur l'album destiné aux enseignants.

Ce dossier a été rédigée par **Solange Bornaz**,
PRAG Lettres, ex-formatrice à l'ESPE de l'académie de Versailles.

- 1 L'héritage des romans de chevalerie
- 2 Un antihéros
- 3 Un héros paradoxal
- 4 L'humour
- 5 Des illustrations à « millefleurs »

Retrouvez tous nos dossiers sur ecoledesloisirsalecole.fr

✉ Contactez-nous : enseignants@ecoledesloisirs.com



Ce document est sous licence Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification CC BY-NC-ND; disponible sur <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0>

Le fil narratif de cet album constitue une variation réjouissante sur le thème de la quête aventureuse, motif classique des romans de chevalerie.

1 L'héritage des romans de chevalerie

On suit les aventures d'un chevalier solitaire, dont le nom nous reste inconnu. Le principe de la quête et les épreuves qui en découlent sont des motifs traditionnels dans les romans médiévaux, notamment les récits de Chrétien de Troyes et la geste arthurienne :

- La forêt dangereuse qui marque le début de l'aventure rappelle que « *la forêt profonde est le Monde du Mal* » (Sophie Cassagne, *Interfaces*, 1997), en contraste avec le jardin clos – celui qu'évoquent par exemple les tapisseries de *La Dame à la licorne* – où humains et animaux s'ébattent paisiblement dans un cadre verdoyant et fleuri. On peut penser à la « forest gaste » où s'est réfugiée la mère de Perceval après avoir perdu son mari et ses premiers fils (*Perceval ou le conte du Graal*, Chrétien de Troyes), ou encore à la forêt où Yvain retourne à la vie sauvage quand il a l'esprit égaré (*Yvain, le chevalier au lion*, Chrétien de Troyes).

- Pour continuer sa route, le chevalier doit résoudre une énigme posée par une créature qui semble une émanation de la forêt malveillante. Dans les romans arthuriens, le héros affronte souvent le redoutable gardien d'un passage avant d'entrer dans l'aventure proprement dite. L'énigme posée par le gardien a beau être triviale, elle évoque Œdipe affrontant le Sphinx aux portes de Thèbes, thème repris lui aussi dans plusieurs romans médiévaux.

- Autre passage périlleux, le pont au-dessus de l'abîme est un motif récurrent des romans médiévaux : Lancelot doit franchir le « Pont de l'Épée » (*Lancelot, ou le chevalier de la charrette*, Chrétien de Troyes) pour arriver au château où Guenièvre est retenue prisonnière. Le fil tranchant de l'épée est remplacé dans l'album par une sorte de filin auquel le chevalier s'accroche comme il peut.

- Les héros des romans arthuriens et du cycle de Tristan et Yseut affrontent fréquemment des créatures monstrueuses – géants, dragons, monstres divers –, dans des combats inégaux dont ils ressortent victorieux. Dans l'album, le chevalier tombe sur un dragon : on pense au père d'Arthur, le roi Uther Pendragon (« tête de dragon »), à Lancelot (il combat un dragon dans le *Lancelot* en prose) et à Séguant, le « chevalier au dragon » redécouvert récemment par Emanuele Arioli. Notre chevalier échappe ensuite à un monstre anthropophage à deux têtes, qui semble hériter des traits de diverses créatures de l'Antiquité bien connues des lettrés médiévaux (Charybde, Sylla, l'Hydre de Lerne...).

- Le chevalier semble avoir pour monture une licorne. Animal mythique très présent dans la littérature courtoise, la licorne est censée transpercer de sa corne acérée quiconque cherche à l'attraper : seule une pure jeune fille peut l'appivoiser.

Au cours de sa quête, le chevalier des romans courtois se dépouille souvent des biens de ce monde : Lancelot accepte de perdre son honneur en montant dans la charrette d'infamie, Yvain passe plusieurs mois dans la forêt, nu et privé de raison. Mais ces épreuves permettent au chevalier de renaître, régénéré, à un destin glorieux. Ainsi, au terme de sa quête, Lancelot délivre Guenièvre prisonnière de Méléagant et passe une nuit d'amour avec elle, Yvain retrouve son nom, son honneur et l'amour de Laudine. Notre chevalier, lui aussi, se dépouille peu à peu des attributs qui faisaient sa fierté : son cheval-licorne, son armure, son bouclier, même son épée. Mais au terme de l'histoire, quand il pense avoir tout perdu, comme les héros d'antan il rencontre une princesse reconnaissante et prête à l'aimer.

2 Un antihéros

L'album s'inscrit donc explicitement dans la continuité des quêtes chevaleresques. D'ailleurs, le personnage se présente à son lecteur comme « *le meilleur chevalier du monde* » : un autre Lancelot en somme, dont c'est classiquement le surnom. Mais Lancelot, comme tous les grands héros des gestes médiévaux, ne met jamais en avant sa valeur, la vantardise ne faisant pas partie des vertus chevaleresques. Par sa vantardise puérile, le chevalier se rapproche plutôt de Keu, le frère de lait d'Arthur : volontiers hâbleur et désireux de se mettre en scène de manière flatteuse, celui-ci connaît diverses déconvenues piteuses. Et l'illustration, gentiment caricaturale, invite à ne pas prendre au sérieux un chevalier dont l'emblème n'est pas un lion, un léopard, un dragon ou même un cygne mais... un canard.

On verra aussi que la fière licorne qu'il s'apprête à monter (grâce à une échelle !) est un simple cheval un peu balourd, doté d'une corne postiche : tout est donc dans l'apparence.

L'album prend donc malicieusement à contrepied le modèle héroïque qu'il convoque : loin d'être, comme Gauvain, Yvain ou Perceval, impatient d'en découdre et de prouver sa vaillance, notre chevalier part « *à reculons* », comme l'annonce un titre qui, d'abord énigmatique, se révèle programmatique. En effet, notre chevalier refuse l'aventure puis cherche son salut dans « *la fuite* », attitude impensable pour les héros des romans de chevalerie.

Tout au long du récit, le chevalier proteste et ronchonne contre les épreuves que lui fait subir un lecteur qui s'obstine à tourner les pages : les récriminations et les mines contrariées de cet anti-héros aux allures d'adolescent dégingandé font sourire des lecteurs qui ne peuvent guère le prendre au sérieux et compatir à ses malheurs.



Puisque le personnage refuse d'accomplir son destin, il revient au lecteur de donner l'impulsion nécessaire pour enclencher l'histoire. Pris à son propre piège, puisque c'est lui qui l'a invité dans l'histoire, le chevalier somme en vain son lecteur de fermer le livre ou au contraire de passer plus vite à la page suivante, selon les épreuves qu'il rencontre. Le chevalier proteste et récrimine en permanence, sa colère impuissante visant non pas l'auteur, comme on pourrait s'y attendre, mais le lecteur, censé donner le tempo de l'aventure et lui imposer des épreuves épouvantables alors qu'il est « *tranquillement installé sur [son] canapé* », voire « *dans [son] lit douillet* ». Et, c'est bien connu, « *la lecture rend sourd* » ! Mais cette colère a aussi un effet positif : au lieu d'être tétanisé et de perdre ses moyens, notre héros puise dans ses ultimes ressources et il avance, tant bien que mal, jusqu'au bout de cette quête entreprise « *à reculons* ».

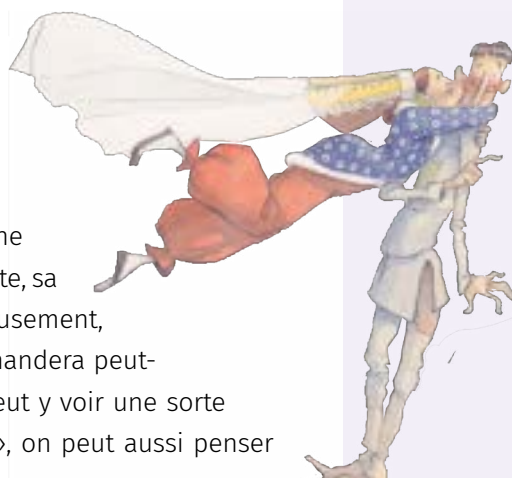
3 Un héros paradoxal

Par un second renversement, c'est précisément quand il est désireux non pas de se faire admirer mais de sauver sa peau que notre antihéros triomphe des épreuves : il veut survivre, et il y parvient. À quatre reprises il échappe à un danger mortel, dans un amusant mélange de débrouillardise personnelle et de hasard providentiel.

Ainsi, quand le chevalier affirme que la « *seule solution* », « *c'est la fuite* », le « *gardien de la quête* » reconnaît, déconfit, la solution de l'énigme. Le quiproquo est cocasse, chacun donnant un sens et une fonction différente au mot « *fuite* » : résolution d'action immédiate pour le chevalier, bonne réponse à une énigme à double sens pour le gardien.

Voulant plus tard éviter le feu projeté par le dragon, le chevalier lève son bouclier : il renvoie ainsi son haleine embrasée au dragon qui se retrouve grillé, à la grande surprise du personnage qui n'avait pas anticipé ce beau résultat. Le chevalier rencontre ensuite un monstre à deux têtes qui semble désireux de l'avaler : mais, par chance, le monstre bicéphale est obligé de recracher les pièces de l'armure qu'il a gloutonnement englouties et le chevalier en profite pour s'enfuir.

Cependant, la deuxième épreuve, la traversée du pont, ne relève pas du même schéma. Le chevalier bougonne et proteste, sa traversée n'a rien de gracieux, mais c'est bien lui qui, courageusement, parvient à franchir l'abîme à la force du poignet. On se demandera peut-être d'où vient le fil providentiel auquel il s'accroche. On peut y voir une sorte d'actualisation de la formule « *ma vie ne tient qu'à un fil* », on peut aussi penser à une anticipation des fils de la tapisserie de *La Dame à la licorne*.



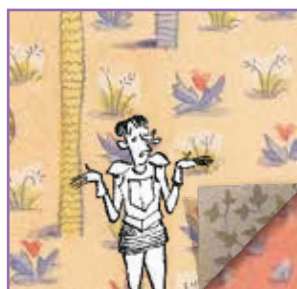
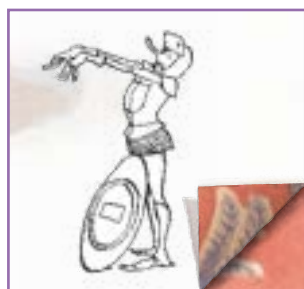
La rencontre avec la princesse, second personnage humain de l'album, laisse d'abord penser – au chevalier comme au lecteur – que de nouveaux dangers sont à redouter. Le chevalier ne soupçonne-t-il pas qu'arrive une « *créature diabolique* » ? On s'attendait à une gradation dans les dangers à affronter, chaque nouvelle épreuve s'étant révélée plus redoutable encore que la précédente. Autoritaire et de mauvaise humeur, la demoiselle montée sur son cochon volant fait bien peu de cas du chevalier dépenaillé qui est arrivé jusqu'à elle : si elle ne semble pas lui vouloir de mal, elle lui prend d'emblée son épée et s'apprête à aller combattre, « *puisque'il faut tout faire soi-même* ». Mais une fois qu'elle a constaté qu'elle doit sa liberté au jeune homme qu'elle avait d'abord si mal jugé, elle lui saute au cou et reconnaît en lui « *le meilleur chevalier du monde* ». Le motif amoureux, implicite dans le cycle de *La Dame à la licorne*, est devenu totalement explicite dans l'album. Mais la princesse n'est pas la Dame des romans courtois ou du *Roman de la Rose* (Le *Roman de la Rose*, de Guillaume de Lorris; puis Jean de Meung (XIII^e siècle), connu un énorme succès ; les auteurs s'interrogent sur le véritable amour, la Rose enclose dans le jardin étant une allégorie de la Dame) : elle n'attend pas passivement qu'un chevalier vienne la retrouver dans son beau jardin ou la délivrer des monstres qui la retiennent captive : dès qu'elle le peut, elle prend elle-même l'épée pour partir au combat.

Voilà donc que le chevalier a gagné, sans l'avoir cherché, le qualificatif élogieux de « *meilleur chevalier du monde* » qu'il s'attribuait indûment en première page. En somme, le vrai héros n'est pas celui qui cherche systématiquement la bagarre, mais celui qui, bien qu'il fasse tout pour l'éviter, est capable de rassembler ses forces pour affronter l'épreuve quand elle est inévitable. Et, avec un petit coup de pouce de la providence, il s'en sort très bien !

4 L'humour

Outre le principe même de la quête paradoxale, accomplie « à reculons », les ressorts du comique sont nombreux et divers, qu'il s'agisse du texte, des illustrations, ou de leur interaction.

Un élément comique récurrent initié dès la première page tient aux vignettes montrant les vains efforts du chevalier pour empêcher le lecteur de progresser dans sa lecture, et au texte qui les accompagne :



Tout au long de sa quête, on rit du décalage entre la forfanterie initiale du chevalier et les mésaventures où il fait souvent une figure piteuse, d'autant que le physique du chevalier - adolescent dégingandé au grand nez et à la coupe au bol - et ses postures inélégantes contrastent malicieusement avec sa prétention première à se faire admirer :



Le cheval est assorti à son maître, lui qui semblait tellement fier de passer pour une licorne dans la première scène :



La princesse elle-même nous amuse quand elle arrive comme une furie sur une monture inattendue : un gros cochon ailé.



Les propos du chevalier prêtent souvent à rire. On rit de lui quand il proteste et se récrimine en vain, mais on rit avec lui quand il commente sur un ton caustique les épreuves auxquelles il est confronté, par exemple quand il invite ironiquement le lecteur à chercher le pont sur l'abîme dont il aurait bien besoin : « *Regardez, là, cette rivière bouillonnante. Je parie que son eau cuit un gigot en moins d'une seconde. Maintenant, observez le pont. Vous ne le voyez pas ? Eh bien non, puisqu'il n'existe pas !* ». Les propos du chevalier nous amusent également par un autre effet de décalage. En effet, malgré une entrée en matière plutôt grandiloquente, il n'adopte pas le registre de langue soutenu qu'on attendrait d'un preux chevalier : « *allez, zou, la visite est finie* » dit-il à son lecteur ; « *alors là, c'est le pompon* » s'écrie-t-il en voyant le monstre à deux têtes. On pourra apprécier le contraste avec la présentation volontairement ampoulée faite en 4^e de couverture.

Le lecteur s'amuse également du contraste entre l'intention malaisante des créatures monstrueuses, sûres de leur victoire, et le résultat piteux de leur rencontre avec le chevalier : le « gardien de la quête » bafouille de surprise et de dépit : « *Co... Comment as-tu deviné ?* », le dragon grillé et le monstre nauséeux font aussi piètre figure.



Présentées ainsi, les épreuves que subit le chevalier deviennent comiques : elles sont loin d'inspirer admiration et compassion comme celles de ses modèles héroïques.

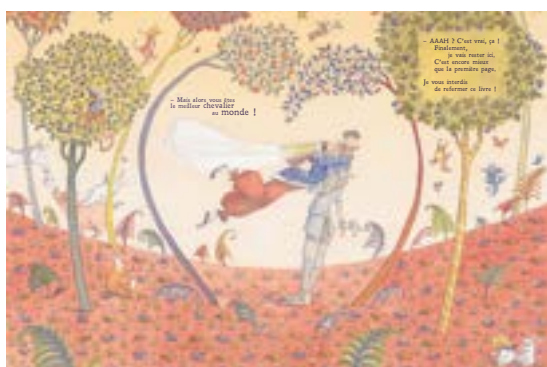
Les illustrations, essentielles dans cet album, expriment souvent avec humour ce que le texte ne dit pas : ainsi, la prétendue licorne redevient cheval en perdant la corne dont le chevalier l'a affublée (page de titre intérieur).



On devine que le chevalier va faire une mauvaise rencontre dans la grotte en voyant que le paysage dessine une sorte de gueule ouverte prête à l'engloutir :



On note aussi les arbres (un oranger et un cerisier) qui encadrent d'un cœur le couple final du chevalier et de la princesse :



En contrepoint du texte, les illustrations multiplient les détails amusants : dans la « *forêt d'où l'on ne ressort jamais* », un oiseau semble menacer de verser un seau d'eau sur la tête du chevalier ; le dragon endormi ronflote paisiblement, son bec ouvert laissant passer une discrète volute de fumée, avant qu'il ne soit réveillé, semble-t-il, par le chatouillis d'une drôle de créature à la coquille d'escargot.



Les aventures de deux lapins et d'une petite créature à coquille forment une amusante histoire sans paroles, autonome, qui se déroule dans les marges de l'histoire du chevalier (et de la princesse).

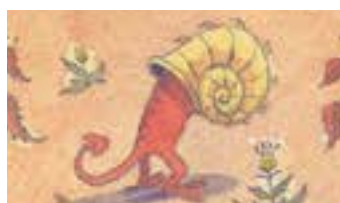
5 Des illustrations à « millefleurs »

Dans le cycle de *La Dame à la licorne*, à côté des scènes centrales, les décors « millefleurs » qui forment le fond des tapisseries révèlent toutes sortes de détails intéressants ou amusants pour qui prend la peine de les observer attentivement.

On retrouve dans les illustrations de François Soutif une interprétation contemporaine des « millefleurs » médiévaux, semis de petites plantes et de fleurs qui, en groupes, forment le fond du décor. Dans cet emploi, les motifs végétaux, qui ne cherchent pas à être réalistes, assument pleinement leur rôle décoratif, qu'ils reprennent ou non le fond pourpre de certaines tapisseries médiévales (dont le cycle de *La Dame à la licorne*) :



Comme dans les tapisseries millefleurs, on pourra chercher les petits animaux qui se dissimulent dans les motifs floraux : lapins (eux-mêmes très présents dans les tapisseries millefleurs), oiseaux, singe, serpents, lézards, insectes, araignée, chauve-souris, renard... On découvre aussi des créatures imaginaires.



Parmi les végétaux, on reconnaît, par exemple, des fougères et du lierre :



Comme dans les tapisseries de *La Dame à la licorne*, les arbres sont stylisés mais identifiables : châtaignier, pin, pommier, palmier-dattier....



Cependant, comme dans les tapisseries millefleurs, la stylisation du feuillage évite une représentation naturaliste des arbres, à quoi s'ajoute leur utilisation dans de savants jeux de mise en page : arbre animé ou feuillages encadrant les passages parlés :

La tapisserie de *La Dame à la licorne* fait également l'objet d'allusions détournées et amusées.

La célèbre licorne est devenue un cheval doté d'une corne postiche, qui se détache lamentablement quand l'animal tombe dans le gouffre.

La princesse a gardé le voile de la Dame dans la tapisserie dite *Du goût*. Mais la princesse est une amusante version détournée de la Dame, bien éloignée de la beauté sereine de son modèle.



Conclusion

Les romans de chevalerie interrogeaient un idéal - inaccessible - de parfait chevalier qui veut concilier amour, honneur et vertu dans un monde à la fois violent, très hiérarchisé et baigné de pensée chrétienne.

Le cycle de *La Dame à la licorne* montre une jeune femme et sa suivante dans un jardin clos, en compagnie d'une licorne (associée à la pureté) et d'un lion (associé au courage et aux vertus nobles), sur un fond à décor de « millefleurs ». Ce cycle énigmatique associe à cinq tapisseries sur le thème des sens une mystérieuse sixième tenture (« *Mon seul désir* », ou bien « *À mon seul désir* », selon les lectures) : comme l'écrit Béatrice de Chancel-Bardelot dans sa postface, ces tapisseries « *ne manquent pas de secrets* ». Si les spécialistes s'accordent à reconnaître au cycle un sens symbolique, ils divergent sur le contenu. Pour l'une d'eux, « *le message délivré par la tenture semble centré sur l'importance de la mesure en toutes choses, permettant de profiter des plaisirs des sens sans pour autant y être enchaîné [...]. Cette mesure est affaire de volonté et de libre arbitre qui rendent l'homme responsable de ses actes.* » (Anne-Lise Blanchet, <https://panoramadelart.com/analyse/la-dame-la-licorne>). Beau message, dans ce cas, à l'orée de la Renaissance. Et le cycle de *La Dame à la licorne* nous émerveille toujours, d'autant que leur restauration récente a rendu tout leur lustre à ses six tapisseries

Par le texte et l'image, Le chevalier à reculons revisite avec humour des scènes ou des motifs venus du Moyen Âge auxquels il donne une nouvelle impulsion. Certes, l'album s'éloigne d'un univers médiéval - courtois, chrétien, symbolique - bien éloigné de nous, mais il nous invite aussi à nous intéresser aux aventures de Lancelot, Gauvain ou Yvain qui parlent toujours au jeune public d'aujourd'hui, d'autant qu'un Moyen Âge de fantaisie infuse l'imaginaire contemporain, qu'on pense aux films (*Star Wars*), aux séries (*Game of Thrones*), aux jeux vidéo ou à la prolifération des licornes dans l'univers des enfants.

Dans une relecture amusante et adaptée à un jeune public, Sophie Lamoureux et François Soutif nous invitent à nous demander ce qui, au bout du compte, fait d'un homme ordinaire un héros et ils redonnent à la jeune fille la volonté - et le pouvoir - d'infléchir son destin : on ne peut que s'en réjouir !

